

MARSEILLE 14-19 AVRIL 2015

اليومية

LE QUOTIDIEN

N° 1 mercredi 15 avril 2015



LIENS DE LUMIÈRE

par Hajer Bouden

Il est bon d'attirer l'attention, dès le premier jour des Rencontres, sur la discrète parenté entre l'oeuvre de Jilani SAADI (*Un cinéaste, un parcours*) et celle de João CANIJO (*Le Cousin*). De nombreuses passerelles peuvent être établies entre ces deux oeuvres dont cette dimension sociale évidente à laquelle ne se réduit pourtant pas un cinéma puissamment charnel. En effet, la présence du corps dans sa vitalité élémentaire – corps aimant, souffrant, résistant, travaillant... – est parfois signalée par certains titres eux mêmes : *Sang de mon sang*, de Canijo, ne peut pas ne pas résonner avec *Dans la peau* (en arabe *Fi dammi*, c'est-à-dire "dans mon sang") de Saadi, peut-être le seul véritable film d'amour de tout le cinéma tunisien et qui sera projeté pour la première fois pendant les Rencontres. Mais qui prêtera attention aux fiches techniques de leurs films s'apercevra que le lien principal entre le cinéaste portugais et le cinéaste tunisien a un nom : Mário Castanheira, directeur de la photographie sur tous les films de João Canijo que nous découvrirons cette semaine et sur quelques uns de Jilani Saadi. Pour ce dernier, le choix de travailler avec ce chef-opérateur en particulier va de pair avec une des étapes décisives de son parcours, étape inaugurée par *Tendresse du loup*, son second long métrage. Et Mário Castanheira sera présent parmi nous tout le long des Rencontres, de quoi nous éclairer davantage sur le travail des deux cinéastes auxquels cette troisième session a choisi de rendre hommage.



Jilani SAADI



João CANIJO

BEFORE SNOWFALL, de Hisham Zaman

TRAVERSER

Par Hajer Bouden



différer le moment de l'accomplissement de la sentence. Dans l'intervalle de ces décalages successifs, bien des choses ont le temps de se produire, et bien des rencontres, toutes décisives dans un tel contexte.

Istanbul d'abord : ses rues trépidantes, ses langues, ses bruits, lieu de croisements infinis et porte de l'Europe. La ligne droite du récit manque se perdre dans ses tourbillons et ses sinuosités et, si Siyar n'abandonne pas son projet de départ, un début de digression semble poindre à l'intérieur de lui-même dont sa nouvelle compagne de route devient comme l'incarnation. Mais il est intéressant qu'au moment où les prémices d'une mise à distance de la loi collective commence à

Before snowfall – Avant la neige – est un récit initiatique qui débute dans un petit village du Kurdistan irakien avec la fuite d'une jeune fille promise à un homme qu'elle ne veut pas épouser et le serment fait par Siyar, son frère adolescent, l'unique «homme» de la famille après la mort du père, de se lancer à sa recherche. Le contraste est saisissant entre les frêles épaules du jeune garçon et la mission dont il est chargé, entre son petit village et le vaste monde qu'il est appelé à affronter.

Mais l'idée fixe héritée d'une coutume immémoriale sans appel va, de collision en collision, se heurter à l'expérience personnelle. Hisham Zaman n'est pas dans la posture d'un Mérimée rapportant les moeurs étranges d'un peuple régi par les lois de la vendetta ; la sienne ressemble plutôt à celle d'Ismaël Kadaré lorsqu'il évoque ces lois – notamment dans son roman *Avril brisé* – non pas seulement comme une limite à l'intérieur de laquelle vivent les personnages mais surtout comme un moteur du récit lui-même, une énergie qui rend attentif à la singularité du personnage, à ce qu'il a de plus intime. Ainsi, la soeur est une pure ligne de fuite, une sorte de force qui pousse à aller de plus en plus loin et ne cesse de

promettre peut-être quelque chose – un attendrissement, une échappée possibles – Siyar se retrouve confronté, au moment de traverser clandestinement la frontière de l'espace Schengen, à une autre loi, supposée plus «civilisée» et qui n'a rien à envier, en violence, à celle de son village natal. Une loi qui aura décidé, comme on le découvre plus loin en Allemagne, du destin-même de sa nouvelle amie comme de destins de milliers d'enfants et de familles de part et d'autre de ce rideau de fer. Politique, le propos de Hisham Zaman l'est assurément, dans un monde implacable où la liberté de vivre, d'aimer, de circuler peut se payer au prix du sang. Mais il ne sacrifie à cette idée forte, centrale, ni les tâtonnements juvéniles de ses personnages ni les paysages et les climats qui, forcément, varient sans cesse avant que la neige ne vienne tout recouvrir de son silence.

QUOTIDIEN DES 3ÈMES RENCONTRES INTERNATIONALES DES CINÉMAS ARABES

organisées par Aflam en partenariat avec le MuCEM et la Villa Méditerranée, Marseille 14-19 avril 2015

Aflam, BP 30042, 13191 Marseille cedex 20 - France Tél : 04 91 47 73 94 rencontres@aflam.fr www.aflam.fr www.lesrencontresdaflam.fr

Coordination : Hajer Bouden

C'EST DANS LA BOÎTE, de Djamil Beloucif

CORPS ET DÉCOR

Par Ikbal Zalila

Les Bouaffiers, des barres d'immeubles, «des murs qui se sont reproduits plus rapidement que les rats», Valentin, Sabrina, Toufic Joshua et Djamil Beloucif haletant à la perche ou derrière sa caméra. A se demander à quoi rime ce film en apparence dégingandé qui s'ouvre sur un texte de Le Clézio et se clôture sur un dialogue (suranné ?) sur l'ontologie de l'image dans la photographie et le cinéma.

Valentin quatorze-quinze ans est en plein dans ses cartons, son déménagement est imminent. Off surgit Djamil curieux de voir ce qui se cache dans ces cartons. «Ce sont des choses intimes» lui répond Valentin, «Viens je vais te montrer le quartier». Chemin faisant, surgit Sabrina, la pote de Valentin, du haut de ses quatorze ans et de sa gouaille d'enfer. Elle se greffe à ce duo qui évolue en quatuor avec l'apparition de Toufic (Joshua), blondinet, rond, qui aurait tant aimé ne pas être né maghrébin. Les Bouaffiers est une cité HLM comme il en existe des centaines en France : des murs sur lesquels vient immanquablement buter le regard, une réserve pour des laissés pour compte isolés parce que «potentiellement» nuisibles. Entre les murs, parmi les murs, ou plutôt en dépit des murs et contre les murs, il y a des corps, des histoires et des mots pour les dire, lesquels à force de «s'attaquer aux murs» vont finir par en avoir raison. C'est ce que semble retracer Djamil à travers cette visite guidée avec trois ados de la cité. Depuis *Bird'eau*, son premier «walk-movie», Beloucif entreprend de penser les

rapports entre les corps et l'architecture (entre corps et décor, on dirait, au cinéma) à travers le même dispositif : La délégation de son regard à des personnes /personnages dont la progression dans un espace devenu territoire (la rue Burdeau à Alger et la cité des Bouaffiers dans ce film) est jalonnée de rencontres qui donnent à voir et à expérimenter les liens qui se tissent entre l'être et l'«habiter».

En choisissant des adolescents comme guide dans une cité de l'Aquitaine et Le Clézio en exergue, le réalisateur algérien radicalise son propos. Corps libres et impétueux, Valentin, Sabrina débordent de vitalité. Leurs déplacements dans l'espace de la cité dessine une trajectoire erratique pour qui serait extérieur à leur monde mais dénotent d'une connaissance intime des lieux, d'une domestication de cet espace où leurs parents ont été parqués. A la faveur de leurs rencontres avec des gens du quartier, tout un pan de l'histoire des Bouaffiers prend forme au point que petit à petit ces murs toujours en perspective en viennent à ne plus être perçus. Ce sont les Hommes, faits de chair de mots et de mémoire qui finissent toujours par s'appropriier les espaces dans lesquels on les a confinés. Le cinéma de Djamil Beloucif se veut aussi quelque part un témoignage vivant de cette subjectivation des espaces qui en fait des territoires. Au-delà du destin des murs des Bouaffiers, les corps et les mémoires dont ils sont lestés seront toujours pour résister.

Comment recadrer un hors-la-loi en tirant sur un fil

L'IDENTITÉ NATIONALE ET LES DÉCADRAGES LUDIQUES DE LAMINE AMMAR-KHODJA

Par Insaf Machta

La scène primitive de ce film à contre courant de toutes les définitions univoques de l'identité nationale et des classements génériques habituels, qu'il dynamite en faisant de la liberté formelle le corolaire d'une fantaisie ludique, se trouve dans le dernier film de Lamine Ammar-Khodja *Sans cinéma*. Il s'agit plus précisément de la dernière séquence tournée dans la salle de cinéma Sierra Maestra qui devient le lieu d'une fête de fin d'année organisée par une école publique : Lamine Ammar-Khodja filme une représentation où des enfants incarnent des dimensions contigües de l'identité nationale et dessinant les contours d'une identité monolithique objet d'un discours de

propagande. *Comment recadrer un hors-la-loi...* répond à cette scène primitive sans doute issue de l'enfance du cinéaste lui-même par des retrouvailles heureuses avec l'esprit de l'enfance.

L'esprit ludique recadrant le débat réside dans la construction d'un dispositif. Le fil rouge dont il est question dans le titre est visible dès les premiers plans : ligne à linge rouge, trait rouge tracé sur le mur d'un bâtiment abandonné sur lequel figurent des inscriptions dans une langue étrangère et qui dynamitent les stéréotypes des indices de l'appartenance à une communauté. Le jeu est dans la construction d'un matériau métaphorique dont la

signification est volontairement indéfinie comme le sont toutes les identités. Le matériau métaphorique est à contre courant des métaphores usuelles du fil rouge, de la ligne rouge à ne pas franchir et du « recadrage » dans le sens répressif du terme. Ce qu'il y a au cœur du dispositif filmique, c'est plutôt le décadage : dans les séquences documentaires où le réalisateur recueille des propos de jeunes qui parlent de leur manière d'être dans des identités multiples, la caméra abandonne les personnages dont la voix nous parvient du hors champ pour balayer le plafond du lieu abandonné où ils se trouvent donnant à voir quelque chose de non cadrable. La démarche est ainsi aux antipodes du recadrage dans le sens de remettre au centre d'un cadre, circonscrire un sujet, un débat en l'enserrant dans les limites du cadre parce qu'il s'agit dans le film de « déplacer sa vision » et de «

placer sa division » et « déplacer sa vision » est tributaire d'un décadage ludique, d'une négation à la fois joyeuse et quelque peu désenchantée des définitions qui figent. L'aboutissement de ce travail de décadage et de déplacement consiste à suivre un personnage sur une route en faisant entendre en guise de commentaire des phrases extraites de *L'Etranger* de Baudelaire dont la forme parle aussi à l'enfant réfractaire qui est en nous. C'est par la constitution d'un matériau hétéroclite puisant dans le réel, dans la littérature et dans un dispositif imagé, fruit de la fantaisie du réalisateur, que le film de Lamine Ammar-Khodja oscille entre l'essai, le poème et le documentaire.

PROGRAMME DU JOUR

MERCREDI 15 AVRIL 2015

VILLA MEDITERRANÉE

- 10h **Before snowfall**, de Hisham Zaman, 1h45
- 14h **L'Oranais**, de Lyes Salem, 2h08
- 17h **Nuit noire**, de João Canijo, 1h40
- 20h **El Ott**, de Ibrahim El Batout, 1h32

MUCEM AUDITORIUM

- 10h **C'est dans la boîte**, de Djamil Beloucif, 1h06
- 14h SÉANCE CM 1 : **Twaaga**, de Cédric Ido, 30mn ;
Molii, de M. Boudaoud – C. May – Y. Qnia – H. Zouhani, 14mn ;
Bad hunter de Sahim Omar Kalifa, 14mn
- 17h **Marchandage nocturne** (CM, 5 mn) et **Dans la peau**, de Jilani Saadi, 1h45
- 20h **At(h)ome**, de Elisabeth Leuvrey, 53mn

MUCEM IZMP

- 10h MATINALE 1 en partenariat avec Image de Ville
Le cinéma comme expérience du territoire
Intervenant : Luc Joulé

MAISON DE LA RÉGION

- 10h SÉANCE JEUNES (AREFP) : **Père**, de Lotfi Achour, 18 mn ; **Bad hunter**, de S. O. Kalifa, 14mn ;
Molii, de M. Boudaoud – C. May – Y. Qnia – H. Zouhani, 14mn
- 14h **Gagner la vie**, de João Canijo, 1h55
- 17h **Hecho en casa**, Belhassen Handous, 1h18
- 20h SAAD CHAKALI PROPOSE : **En rachâchant**, de D. Huillet et J.-M. Straub, 7mn
et **Comment recadrer un hors-la-loi en tirant sur un fil**, de L. Ammar-Khodja, 20mn

CINÉMA LES VARIÉTÉS

- 10h **Les 18 fugitives**, de Amer Shomali et Paul Cowan, 1h15
- 14h **Adios Carmen**, de Mohamed Amin Benamraoui, 1h43
- 17h **Je suis le peuple**, de Anna Roussillon, 1h51
- 20h **Khorma**, de Jilani Saadi, 1h18